

bilités, ont toujours chance de remonter à la surface du grand océan de l'opinion et de s'y tenir.

---

## THERMES ET GLADIATEURS

---

A propos de la question soulevée par la *Revue Olympique*, relativement à l'existence d'établissements de culture physique pour amateurs à Rome et à Byzance, nous avons déjà cité deux lettres de feu le professeur Strehly et de M. Charles Diehl (1). Nous avons reçu par la suite une communication anonyme fort intéressante que la modestie de notre format ne nous permet pas de publier *in extenso* et dont les compte rendus des Jeux olympiques de Londres nous ont obligé à ajourner de quelques mois l'analyse. Nous allons résumer ici ce travail remarquable qu'appuient de curieuses citations, propres à faire passablement avancer le problème dans l'esprit de ceux qui se préoccupent de sa solution.

Notre correspondant commence par rappeler ces lignes amusantes par lesquelles Sénèque se lamente du peu de confort offert par son appartement. « J'habite au dessus des bains, dit-il ; imaginez tous les sons qui peuvent nous faire maudire nos oreilles ; les lutteurs qui s'exercent avec des cestes de plomb, leurs gémissements quand ils se portent des coups, le sifflet de leur poitrine quand ils se reposent, le masseur qui frappe de sa main tantôt creuse, tantôt à plat, l'épaule des baigneurs. Si par là dessus viennent les joueurs de paume, etc... » La jérémiade continue. Sénèque exagère. Qu'on soit dérangé par le sifflet d'une locomotive, nul n'y contredira mais que le sifflet de la poitrine d'un lutteur au repos vous prive de sommeil, voilà qui, à la réflexion, paraîtra difficilement acceptable. Quoiqu'il en soit de la nervosité du philosophe, son témoignage est important en ce qu'il nous montre — et sans y voir rien d'exceptionnel ni de passager — l'activité sportive des Thermes poussée au plus haut point. Lutteurs et joueurs de paume s'y rencontraient nombreux et s'y entraînaient. Or le simple bon sens, à défaut de la connaissance

(1) Voir la *Revue Olympique* de novembre 1907 et de mai 1908.

des règlements intérieurs nous indique que ces hommes étaient des amateurs. Très probablement, des professeurs attachés à l'établissement leurs donnaient des leçons et dirigeaient leur entraînement ; mais la plupart des élèves devaient être des amateurs par la raison que des professionnels ne s'entraînent pas dans un lieu public où tout le monde peut les regarder à l'œuvre et détailler la valeur de leur travail. Le professionnel ne paraît en public que complètement préparé et « en forme ». Il enlèverait tout intérêt à sa performance et se nuirait grandement à lui-même s'il admettait chacun à suivre ses exercices préliminaires au jour le jour. Du reste l'existence d'athlètes amateurs, si elle est à déduire de ce passage de Sénèque, est formellement indiquée par d'autres auteurs ; et, du même coup, l'existence de « gymnases » ; à vrai dire il serait imprudent d'affirmer que ces gymnases fussent des établissements distincts des Thermes mais, distincts ou non, ils étaient consacrés à la culture physique et fréquentés par des amateurs. Tacite, austère et un peu hargneux, déclare de façon péremptoire que « la jeunesse se perd... par la fréquentation des gymnases ». D'autre part, nous savons que le philosophe cynique Demetrius ne craignit pas, au temps de Néron, de tonner « en plein gymnase » en face du Sénat, des chevaliers et de César lui-même contre cette même fréquentation ; et l'on nous dit que « la jeunesse musculeuse du prétoire » s'insurgea contre lui (Perse). Ces mots : jeunesse musculeuse, sont assurément significatifs.

En ce qui concerne les gladiateurs, les textes sont plus abondants et plus affirmatifs encore. On sait que le premier combat de gladiateurs à Rome eut lieu en l'an 490, la première année des guerres puniques. Plus tard, le peuple romain s'éprit des chasses organisées dans l'amphithéâtre et dont le comte de Champagne dans son ouvrage sur les Césars (tome III), a pu écrire qu'on y voyait « le lion, le tigre, le taureau attaqués à leur tour par le bestiaire à pied ou à cheval, libre ou esclave, armé ou désarmé, *patricien de Rome* ou prisonnier barbare ». C'est qu'en effet les « patriciens de Rome » ne s'étaient pas longtemps contentés du rôle de spectateurs. Déjà au temps de la République, Scipion donna des jeux où ne combattirent que des hommes libres et des nobles. Ce fût sans doute une nouveauté, une attraction de plus et, admettons qu'elle n'ait pas été renouvelée, il n'en va pas moins que de pareils jeux ne furent pas improvisés. Si on les donna, c'est qu'il y avait des jeunes hommes en état d'y prendre part ; c'est par con-

séquent que ces jeunes hommes avaient le goût des exercices physiques et s'y livraient régulièrement. Mais le fait ne paraît pas avoir été isolé. Suétone cite une chasse toute entière composée de nobles. Sous César, un sénateur et un noble se rencontrent dans l'arène ; d'autres s'emploient à *dresser des gladiateurs* (cité par Suétone et Dion). Suétone, Horace et Propertius mentionnent, sous Auguste, des chevaliers romains servant comme acteurs au théâtre ou *comme gladiateurs*. Voilà des faits, le premier surtout, qui méritent de retenir l'attention. Il y a même là de quoi rendre jaloux les sportsmen fanatiques d'aujourd'hui et, sur ce point tout au moins, l'antiquité n'a pas été dépassée. Des amateurs s'employant à dresser des professionnels, c'est une exquise nouveauté pleine de pittoresque et certainement *du dernier cri*. Les snobs de l'époque durent en raffoler.

De plus fort en plus fort. Dion nous parle d'un sénatus-consulte donné en l'an 736 et par lequel il était interdit *aux fils et petit-fils de sénateurs* de prendre part aux jeux des gladiateurs; il ajoute que vingt-huit ans plus tard, en 764 ce sénatus-consulte fut rapporté *à cause de son inefficacité*. Si l'on note que Tibère et Caligula reprochaient encore aux chevaliers de pareils goûts, on admirera la persistance au sein de la société romaine de ces pratiques sportives. Dans les périodes où des mesures sévères furent en vigueur contre les nobles qui s'y livraient, on vit plus d'un fils de famille se faire dégrader pour recouvrer sa liberté ; on se suscitait avec un peu d'argent un accusateur à l'aide duquel on obtenait contre soi-même un jugement ignominieux. De tels procédés furent employés par des hommes passionnés de théâtre et anxieux de se taire histrions mais aussi par des passionnés de sport voulant à tout prix devenir gladiateurs.

Le prestige du gladiateur était immense malgré la corruption et la bestialité qui très probablement régnaient autour de lui. Il est compréhensible que les gouvernants aient, à plusieurs reprises tenté de préserver la jeunesse aristocratique de la fréquentation d'une pareille société. Mais d'autre part, dès que le gladiateur sortait du milieu peu recommandable dans lequel il vivait et s'entraînait, c'était pour paraître en public et là, il était roi. N'oublions pas que Plinius lui-même discutant ces spectacles, a écrit que « rien n'y rappelait la mollesse et la lâcheté, rien n'y était fait pour affaiblir et énerver les âmes; tout, au contraire, était destiné à exciter en nous le mépris de la mort et le désir des nobles

blessures en nous faisant voir même dans les esclaves et les coupables l'amour de la gloire et le désir de vaincre ». De pareils sentiments avaient leur répercussion jusque sur l'enfance. Aussi, Epictète remarque-t-il que les écoliers auxquels on permettait d'assister aux combats du cirque ne manquaient pas d'imiter ensuite dans leurs jeux les prouesses des gladiateurs.

Les âges s'accumulèrent et cette passion demeura. Lorsque les Goths eurent soumis l'Italie et que l'intelligent Théodoric régna sur la ville des Césars, il s'empressa de restaurer les cirques de Flaminius et de Maximus, sachant plaire ainsi aux Romains; il le fit économiquement parce qu'il n'aimait point les dépenses exagérées et que, personnellement, il se souciait peu des jeux. Mais il affecta d'y prendre grand intérêt. On chassa de nouveau des bêtes féroces dans l'amphithéâtre de Titus et les gladiateurs redevinrent des personnages de marque. Il est vrai que les cochers » rivalisaient maintenant avec eux. Le goût des courses de chars s'était développé et on se disputait entre verts et rouges comme à Byzance entre verts et bleus. Il y eut même l'an 509 une émeute dans le cirque provoquée par deux sénateurs rouges qui s'étaient permis d'injurier les verts. On en vint aux mains de part et d'autre. Il est vrai qu'alors c'était plutôt la frénésie du pari que l'esprit sportif dont la foule se trouvait remuée.

Quoi qu'il en soit et, laissant de côté cette époque de décadence, il est impossible de prétendre que Rome n'eût point d'établissements de culture physique. La moitié des textes qui viennent d'être cités suffirait à établir le contraire et on ne comprend pas que la thèse inverse puisse être soutenue alors qu'il n'existe pas un seul texte connu susceptible de l'appuyer.

A ces considérations si intéressantes nous nous permettons d'ajouter quelques réflexions. Nous admettons très volontiers que les citations qui précèdent soient décisives. Ainsi se trouve confirmé, d'ailleurs, le doute préalable que nous avons nous-mêmes émis en présence de conclusions trop absolues. Toutefois, l'athlétisme qui se révèle à nous de la sorte n'est pas tout à fait le même selon qu'il s'agit des Thermes ou de l'amphithéâtre. Il paraît clair que l'athlétisme à la grecque a existé et s'est maintenu aux Thermes. Combien de temps? C'est ce que nous ignorons. Nous ne risquons guère de nous tromper, croyons-nous, en jugeant que, si au début l'espace réservé aux palestres y empiéta sur celui qu'occupaient

les piscines, le bain peu à peu se compliqua, se quintessencia de telle façon que d'accessoire il devint le principal : une série de sensations de détail savamment graduées annihilèrent la forte sensation unique qui était celle de l'intensité sportive pénétrant l'organisme et dont, après les Grecs, les Romains connurent le fécond enivrement pendant un moment de leur histoire.

Cet athlétisme-là disparut laissant la place à un autre, celui de l'amphithéâtre, dont le caractère n'avait pu être bien déterminé jusqu'ici. On savait sans doute, mais on n'avait pas *remarqué* cet effort et cette passion des amateurs à y participer. C'est là un point de vue nouveau et très curieux. Que tous ces jeunes gens dont l'enthousiasme allait jusqu'à se faire dégrader pour pouvoir se battre aient été épris de culture physique et se soient préparés avec persévérance et énergie aux luttes désirées, cela n'est plus douteux. Et comme le dit Epictète, leur exemple impressionna, les enfants et suscita sans cesse des imitateurs. Tout cela, ce fut bien du sport et même du beau sport puisque double de danger; mais ce fut aussi du sport du rang inférieur puisqu'il ne put exister entre amateurs et qu'il ne vécut que par la rencontre perpétuelle de l'amateur et du professionnel. Or le gladiateur professionnel était, les trois quarts du temps, incité par la soif des applaudissements et l'ivresse de se donner en spectacle; ce fut là aussi ce que recherchèrent les amateurs énergiques, certes, mais dévoyés qui se mêlèrent à eux. Combien cela est loin de ce bel athlétisme grec, si humain, si digne en ses allures et producteur de civilisation, alors que celui du cirque prédisposa plutôt à la décadence. Car le « désir des nobles blessures » selon la pittoresque expression de Pline n'est enoblissant que s'il s'agit de se sacrifier à une noble cause. L'expérience a prouvé que le sport ne supportait pas l'effusion du sang et que, devenu sanglant, il perdait aussitôt sa valeur régénératrice.

---

## LE LANCEMENT DU JAVELOT

---

Il y a plusieurs manières de lancer le javelot ; à pied et à cheval (et pourquoi pas en bicyclette ?) en courant ou immobile, hori-